

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DE LA MISE EN SCÈNE

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

24 NUMÉROS PAR AN

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par An, **60 fr.**; six Mois, **32 fr.**; port en sus
Un numéro séparé : **3 francs**



PARIS
A. LÉVY LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1888



156
Rue de Rivoli

LES MAGASINS DE JOUETS

LE COTILLON
Accessoires pour la DANSE
300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES
Vente et Location pour Paris et la Province

**SPÉCIALITÉS D'ACCESSOIRES
POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS**

Manuel illustré de la Danse
LA PAVANE
Edition en noir, 4 fr. — Edition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse
LE COTILLON
Prix : 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

CHAPPELLIER-BLAIN
65, rue Richelieu, 65
PARIS

PERRUQUES HISTORIQUES
Pour Costumes et Théâtres
Inventeur des célèbres
FARDS D'ASIE

DELPHINE BARON
COSTUMES HISTORIQUES
FANTAISIE
6, Boulevard des Italiens, PARIS
Ci-devant, 112, rue de Richelieu

D. BOR 19, rue Richelieu, 19
PARIS
Fournisseur de l'Opéra

SPÉCIALITÉ
DE
CHAUSSURES HISTORIQUES

LEBLANC-GRANGER
RICHARD GUTPERLE, Succr
FOURNISSEUR DE L'OPÉRA
ET THÉÂTRES ÉTRANGERS
Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtre
12, Boulevard Magenta, 12
PARIS

MACHINES A COUDRE
Plisseuse surjeteuse
Boutonnière
La Maison N. RAMOUSSET (27, rue Vieille-du-Temple, Paris), vend à garantie les machines de sa fabrication et de tous systèmes
RÉPARATIONS
FOURNITURES
ET ACCESSOIRES
GROS — DÉTAIL
Fait exemple au Compt.



Armes et Bijouterie historiques
Pour Costumes et Théâtres

TOUCHARD
Rue des Francs-Bourgeois, 48
PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

A la Gaité : LE BOSSU. — *A l'Odéon* : MADEMOISELLE DARGENS.

A la Porte-Saint-Martin : LA GRANDE MARNIÈRE.

Aux Nouveautés : LE Puits qui parle. — *A Cluny* : LE DOCTEUR JOJO.

C'est une des plus bizarres drôleries du théâtre contemporain de vouloir tout mettre en musique, et de faire chanter cette musique par des gens qui n'ont ni voix, ni la notion la plus rudimentaire des premiers éléments du solfège.

Ce dernier reproche ne peut toutefois s'adresser aux interprètes de l'œuvre, assez difficile à définir, que MM. Henri Bocage et Armand Liorat viennent de tailler, pour la Gaité, dans le *Bossu*, de Paul Féval, transformé par eux en une manière d'opéra-comique à grand spectacle, dont M. Charles Grisart a écrit la partition.

Mais, si les rôles du drame ainsi remaniés sont tous chantés convenablement, il ne m'est, en revanche, nullement démontré que ce curieux vestige d'une époque littéraire déjà presque lointaine ait gagné à être ainsi flanqué d'une véritable musique d'opéra, mêlée de ci, de là, de couplets de vaudeville.

Ce que j'ai eu récemment occasion d'observer à propos de la *Dame de Monsoreau* trouve de nouveau ici son application : un drame de cape et d'épée, où les événements se pressent, sans que la passion y soit apparente, ni développée, est le sujet le moins propre à fournir au compositeur des situations musicales. — et c'est en même temps le plus hérissé de difficultés pour lui, puisque, par l'abus des péripéties, il lui impose force passages d'explication qui ne peuvent être traités que par le récitatif... De là, incertitude toujours, et souvent obscurité.

Je ne conçois donc rien à cette sorte de rage qui déchaîne aujourd'hui tous les compositeurs sur des œuvres déjà consacrées par un succès dramatique et dont le moule est précisément nuisible à leur inspiration... Combien faudra-t-il d'échecs pour mettre fin à cette mode endiablée ?

Assurément, grâce au mélange du dialogue et de la musique, la tâche a été moins dure pour M. Grisart,

à l'occasion du *Bossu*, qu'elle ne le dut être pour M. Salvayre, avec la *Dame de Monsoreau*... Il ne me semble pas toutefois que, malgré ses longues parties de dialogue, le livret de MM. Henri Bocage et Armand Liorat doive être intelligible pour ceux qui peuvent n'avoir point lu jadis le roman de Paul Féval, ni vu le drame que l'auteur en tira lui-même, en collaboration avec M. Anicet-Bourgeois... Autant ce premier drame, qu'on reprendra sans doute plus tard, quand l'opéra-comique d'hier aura fourni sa carrière, est bien coupé et ne cesse pas d'être limpide à travers toutes les complications, toutes les invraisemblances qui l'émaillent, — autant l'obligation de serrer les scènes les unes sur les autres, pour faire sa place à la musique, sans finir pour cela à deux heures du matin, a obligé les malheureux auteurs du livret à un constant à peu près, qui aboutit à un vaste rébus.

Peut-être aussi ces messieurs se sont-ils préoccupés à l'excès de ne pas tomber dans l'imitation servile du vieux drame, car ils semblent s'être fait une règle de mettre avant tout, — et même sans nécessité, — en action, les récits du drame, — en récits, au contraire, ce qui se passait en action... En vérité, le besoin s'en faisait-il sentir ?

Sans m'associer outre mesure à la vertueuse indignation de ceux qui crient au sacrilège en entendant chanter aujourd'hui des tirades qui « eurent l'honneur d'être lancées par Mélingue », je n'hésite donc pas à tenir l'ancienne forme du *Bossu* pour préférable à la nouvelle.

Mais cela n'empêche point M. Grisart d'avoir été plus d'une fois heureux, au cours de sa longue partition, notamment dans la jolie romance de la tourterelle, dite à ravir par une débutante, mademoiselle Jeanne Leclerc, qui joue le rôle d'Aurore de Nevers et ressemble quelque peu à mademoiselle

Reichemberg. — dans les couplets de Cocardasse : « Au bal nous allons au bal », — dans ceux de Lagardère : « Sautiez, sautez polichinelles ! », — dans la seconde chanson de la gitana Flor, bien enlevée par mademoiselle Jeanne Thibault, des Bouffes, — enfin dans la scène de la fausse fascination d'Aurore par Lagardère, qui va bien avec notre manie actuelle d'hypnotisme.

La musique du ballet est également agréable et d'un ton assez distingué.

C'est M. Vauthier qui joue le rôle de Lagardère : à défaut de grande élégance, il y met au moins sa fougue naturelle et s'est principalement fait applaudir dans toutes les scènes où il porte son déguisement de bossu.

L'excellent M. Berthelier est, cette fois, presque exécrable dans le personnage picaresque de Cocardasse, dont il n'a pu, comme de raison, se donner ni la taille, ni le masque, ni l'allure, non plus que cet inimitable accent qui fit, dans ce rôle, la réputation boulevardière du comédien Vannoy.

En revanche, M. Petit, le Passepoil de la Gaité, est suffisamment amusant.

M. Lacrosonnière, — le seul qui ne chante pas, — se produit sous les traits odieux du prince de Gonzague ; — un débutant, M. Marc Nohel, a fait goûter un assez joli timbre de voix, dans le rôle de Chaverny ; — et M. Chamerois joue le vilain M. de Peyrolles, qu'on ne noie plus ici, mais qu'on fait fusiller de façon fort ingénieuse par ses propres soldats, sans que ceux-ci s'en doutent.

J'ai déjà parlé des dames... Citons encore pourtant, par pure galanterie, mesdames Schmidt, Destrées, Delys et Paravicini.

Les décors sont très réussis, surtout celui du Châtelet, et le dernier, — de M. Amable, — qui représente les Jardins de Gonzague.

Quant aux costumes, ils sont riches, mais d'un effet peu harmonieux. Ceux du ballet manquent principalement d'exactitude et de goût... Il n'y a guère lieu de complimenter M. Draner que pour l'habit grenat, de deux tons, que porte Lagardère à la fête du Régent, — pour les uniformes militaires et pour les livrées de la cour, qu'on voit aussi à cette fête... Presque tout le reste est faux et affreusement criard.

Un homme fort aimable, M. Henri Amic, qui, voilà quelque dix ans, a fait, presque adolescent, un très modeste début au théâtre, en donnant, à l'Odéon, un petit acte en vers, dont j'ai oublié le titre, vient de faire représenter cette fois encore, au Second-Théâtre-Français, *Mademoiselle Dargens*, comédie en trois actes, aux tendances plus élevées.

Le point de départ de cette œuvre est trop visiblement le même que celui de *Claudie* et de *Denise*, et sa facture ne rachète guère ce défaut d'originalité... Sans vouloir décourager personne, on doit la vérité surtout à ses amis, et, — quand elle est

désagréable, — on la leur dit même souvent avec trop de complaisance... M. Henri Amic, qui a beaucoup d'amis, a donc reçu d'eux un accueil honorable, mais un peu mince.

Mademoiselle Jane Dargens, fille d'un capitaine de vaisseau retraité, a, quoique parfaitement élevée, — et sans qu'on nous explique pourquoi, — laissé prendre imprudemment un petit acompte sur sa personne par un ancien fiancé, sir Barner, qui s'est allé faire tuer ensuite dans le plus bête des duels, avant d'avoir eu le temps de légitimer le fils né de cette faute commune... Le petit être ainsi venu au monde a été recueilli, comme un enfant trouvé, par madame Dargens, qui a pardonné à sa fille ; — mais le commandant Dargens, qui naviguait aux antipodes, pendant que sa famille s'accroissait de la sorte, ignore absolument tout... Voilà pourquoi l'idée est venue à ce brave marin, — sur le conseil de son médecin (*sic*), — de marier son neveu, le lieutenant de vaisseau Olivier, à sa fille Jane, qui semble s'ennuyer...

Olivier, qui, depuis longtemps, est fort épris de sa cousine, croit donc voir le ciel s'ouvrir, quand son oncle l'autorise à se déclarer à Jane ; — mais celle-ci, qui — très loyalement — ne se juge plus digne de devenir la femme d'un honnête homme, le refuse sans autre explication... Et comme le pauvre garçon apprend, presque à la même minute et par la rumeur publique, la faillite d'un banquier qui le ruine complètement, il attribue au plus vil intérêt le noble scrupule de Jane. — Cela, c'est un souvenir de *l'Honneur et l'Argent*...

Si je fus accueilli, si je me trouve exclus,
C'est qu'alors j'étais riche, et je ne le suis plus!

Sur quoi, Jane, pour ne pas être soupçonnée d'un sentiment si bas, se décide à lui dire toute la vérité. — Et c'est la confession de *Denise*... Abimé de douleur, Olivier se retire, et, jusqu'au dénouement, nous ne le verrons plus.

Mais voici que les choses se compliquent étrangement... Madame Barner, la mère de l'ancien fiancé, un type assez peu nouveau de vieille anglaise rongée de spleen, a découvert, dans les papiers de son fils, une partie du fâcheux secret... Elle sait qu'elle a un petit-fils, et que ce petit-fils est l'enfant élevé auprès de madame et de mademoiselle Dargens : elle ignore seulement le nom de la mère et ne sait à qui, des deux femmes, ce bébé doit sa naissance... Quoi qu'il en soit, elle veut qu'on le lui donne, afin d'avoir quelqu'un à tourmenter, — façon britannique de passer le temps.

Naturellement Jane veut garder son enfant ; — mais, au lieu de signifier tout de suite ce refus à madame Barner et de la mettre poliment à la porte, on parle avec elle, et on se perd ainsi en des débats inutiles, qui font vaguement songer à la lutte analogue d'*Héloïse Paranguet*... Poussée à bout, la méchante insulaire finit par déclarer à madame Dargens qu'elle la soupçonne décidément

d'être la mère de l'objet du litige et la menace de porter cette accusation devant son mari.

Et elle le fait comme elle l'a dit!... Fureur noire du commandant qui, sans rien examiner, autorise tout d'abord madame Barner à aller se faire mettre en possession de l'enfant... Puis, resté seul avec sa femme, il se porterait, sans doute, aux dernières violences si, renouvelant, — sincèrement cette fois, — la situation d'*Henriette Maréchal*, Jane, en pleurs, n'arrivait juste à point pour se rouler sur les meubles en réclamant son enfant, — tout comme madame Marie Laurent, dans le répertoire de M. d'Ennery... Dès lors, la colère de Dargens se détournerait sur sa fille, si Olivier ne surgissait pas, à son tour, pour l'arrêter... Sans en rien dire à personne, il avait devancé madame Barner et emporté lui-même l'enfant vers la mairie la plus proche... Là, il l'a reconnu pour sien, — ni plus ni moins que l'amiral de *Monsieur Alphonse*, (serait-ce une tradition dans la marine?) — et maintenant, pour le légitimer, il demande la main de Jane, qui ne peut plus la lui refuser...

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'Olivier ne saurait être soupçonné d'un calcul et que la nouvelle de sa ruine était fautive?...

Quoique dénotant, chez leur auteur, une assez grande inexpérience, qui n'est pas pour nous surprendre, puisqu'ils sont sa première œuvre importante, ces trois actes ne sont pas dépourvus de toute espèce de qualités. Ils sont écrits avec soin, — peut-être même avec trop de soin, — et, quand M. Henri Amic abordera de nouveau la scène, il sacrifiera probablement moins le mouvement dramatique à la recherche immodérée du style...

Mise en scène avec beaucoup de goût et encadrée dans un décor élégant, la chose a été jouée avec une mâle sobriété par M. Paul Mounet (Dargens), trop mollement par mademoiselle Panot (Jane) et par M. Marquet (Olivier). — Les autres rôles ont été tenus convenablement par mesdames Marie Samary, Malek, Nory et Madeleine Bertrand, — par MM. Laroche, Jahan et Chautard.

La Porte-Saint-Martin a monté à grands frais et avec un goût exquis *la Grande Marnière*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré par M. Georges Ohnet d'un de ses romans-feuilletons, qui eut, comme tous les autres, un grand nombre d'éditions, mais que j'avoue franchement n'avoir pas lu, m'en étant tenu à ses aînés.

Après la représentation d'hier, j'ai peine à croire que ce roman ait pu être autre chose que la reproduction exacte, — forme à part, — de *l'Idée de Jean Téterol*, de M. Cherbuliez, qui parut, voilà dix ans, dans *la Revue des Deux-Mondes*. Mis au théâtre, on y retrouve, en outre, la fable et les personnages du *Maitre Guérin*, d'Emile Augier, et le dénouement des *Rantgau*, amené par une scène extraite de *Mademoiselle de la Seiglière*... Je ne cite

d'ailleurs ici que les souvenirs les plus criants, et il serait, — vous en jugerez d'ailleurs, — facile d'en signaler bien d'autres.

Voici les faits, sans plus long préambule.

Nous sommes à La Neuville, en pleine Normandie. Le maire du lieu, Carvajan, un ancien paysan, parvenu peu à peu à une très grosse fortune, qu'il ne cesse d'arrondir par de louches opérations de banque et de prêts à la petite semaine, a voué une haine mortelle au marquis de Clairefont, le noble seigneur (vieux style) dont le château se dresse orgueilleusement sur la colline qui ferme l'horizon. Motif de cette haine : une injure cruelle... Le marquis prit jadis, pour en faire sa maîtresse, la fiancée de Carvajan ; et celui-ci, en voulant retenir les chevaux qui emportaient la jeune fille, a été foulé aux pieds, la figure coupée d'un coup de fouet... (Jean Téterol, lui, avait reçu tout bonnement, à quatorze ans, un coup de pied dans le derrière, pour un poirier mal taillé, — ce qui était certes beaucoup moins noble). — Résultats de la susdite haine : après trente-cinq ans d'efforts, Carvajan est à la veille de voir se réaliser le rêve de toute sa vie, la ruine complète du marquis. Celui-ci, comme Balthazar Claës, comme Michel Pauper, a, chimiste enragé, englouti tout son bien dans la recherche vaine d'inventions chimériques ; et Carvajan, à force d'adresse, s'est rendu son créancier pour une somme de quatre cent mille francs, dont le marquis n'a pas le premier sou... Clairefont, qui vaut plus du double, sera donc saisi judiciairement...

C'est alors que revient à La Neuville M. Pascal Carvajan, le fils unique de l'usurier, jeune avocat plein de talent, — comme doit l'être tout héros de M. Ohnet qui se respecte... Il arrive d'Amérique, où un très gros procès vient de mettre le comble à sa réputation. (Je ne savais point encore que les avocats français pussent plaider à New-York et que ce fût là surtout qu'ils gagnassent leur renom)... Peu importe, le voici de retour, et comme il a oublié, paraît-il, les sentes de son pays natal, il a dû, pour retrouver son chemin, s'adresser à une belle jeune fille, rencontrée sur la route. — Et cette jeune fille, c'est naturellement mademoiselle Antoinette de Clairefont... (Romeo Montaigu, — Juliette Capulet...) Le premier entretien fut aimable, mais quand, avant de se séparer, il a fallu se nommer l'un à l'autre, Pascal s'est vu fort déconfit, lorsque la jolie demoiselle lui a dit en guise d'adieu : « Je vous avais souhaité la bienvenue, monsieur. Mettons que je n'aie rien dit! — Pourquoi? — Demandez-le à votre père! »...

... Il l'est encore bien plus le lendemain, déconfit, cet intéressant Pascal, quand, une fois mis par son père au fait de la situation, il vient sottement, malgré l'affront de la veille, se placer, au bal annuel de la fête de La Neuville, au milieu du quadrille d'honneur, tout juste vis-à-vis de mademoiselle de Clairefont... Naturellement on lui tourne le dos :

le danseur d'Antoinette, un capitaine de dragons (en uniforme, s'il vous plaît). — son frère, Robert de Clairefont, un gentilhomme insolent et brutal, le prennent même de très haut, et c'est une intervention, — très incorrecte d'ailleurs, — de la jeune fille qui seule empêche les choses d'aller plus loin.

Mais ce dénouement pacifique, — assez difficile à admettre après les mots échangés, — ne saurait être définitif... Et, comme Pascal le sent bien, comme il est surtout froissé d'avoir mérité le mépris d'une aussi charmante personne, il veut savoir avant tout qui a tort ou raison, de son père ou du marquis. — Et pour cela, il s'adresse au bon notaire Malézeau le sage de la pièce, (spécialité de mots d'esprit), une imitation pâle, — oh oui, pâle! — et lointaine du Des Tournelles de *Mademoiselle de la Seiglière*... Et cet honorable officier ministériel lui insinue en douceur que Carvajan a trop loin poussé la vengeance de ses vieux griefs. Il lui lâche même là-dessus ce bout de phrase bien senti, qui vaut d'être saisi au vol : « *Combattre son ennemi, bien... l'écraser, soit encore... MAIS LE RUINER!* »

Désormais retourné, Pascal tentera donc de ramener son père à de plus doux sentiments... L'occasion va se présenter d'une démarche de la sorte.

La nuit du bal s'est terminée de façon tout à fait tragique. Une jolie enfant du village, Rose Cassegrain, à qui Robert de Clairefont a voulu faire un pas de conduite après la danse, a été retrouvée étranglée, au creux d'un ravin... Les présomptions les plus aveuglantes semblent se réunir pour accuser du crime un jeune berger, le Roussot, un idiot, qui ne s'exprime que par grognements ou par monosyllabes, qui fut toujours pendu jalousement aux jupes de Rose et qui, une fois déjà, a failli lui tordre le cou en jouant... Mais, sur la gorge de la victime, est un mouchoir marqué au chiffre de Robert, — un cadeau : dès lors, tous les soupçons tombent sur le jeune homme, qu'on vient arrêter le lendemain au château de son père, avant même de lui avoir fait subir un seul interrogatoire...

Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, Carvajan, mandé le même jour par le marquis, en vue d'un arrangement possible, s'est montré inexorable. Il fera expulser le vieillard dans la huitaine ; — il pousse même la cruauté jusqu'à lui apprendre ce qu'il ignorait encore : la ruine de sa fille Antoinette, qui, à l'insu du marquis, s'est dépouillée pour lui du bien maternel, et que M. de Clairefont taxait précisément d'avarice tout à l'heure, — l'arrestation de son fils Robert, accusé d'assassinat!

Voici donc maintenant deux actions au lieu d'une, qui vont se suivre parallèlement, — ce qui n'est pas pour rendre la pièce meilleure : la première, le duel à mort de Carvajan et du marquis, vient seulement de prendre corps avec l'entrevue des deux ennemis, (scène qui aurait pu produire un grand effet, si, au lieu d'être seulement bien jouée, elle eût été d'abord bien dialoguée) ; — la seconde, le

procès de Robert, est enfantine d'un bout à l'autre ; c'est du mauvais Château-d'Eau...

Trois tableaux sont tout entiers consacrés à cette diversion mélodramatique.

D'abord, celui de la confrontation de Robert avec la petite morte. — La chambre mortuaire... Une misérable hutte de braconnier, car le père de Rose, Cassegrain, un mauvais drôle, n'a pas d'autre profession connue. Précisément Robert, grand chasseur, l'a surpris la veille tendant des collets, lié comme un veau, chargé sur son épaule et rapporté au village, au milieu des huées... Il n'en faut pas davantage au vieux coquin pour lui faire charger le jeune Clairefont, encore qu'il le sache innocent. Il suborne même contre lui de faux témoins, qui se prêtent à la chose avec une étonnante facilité ; — et Carvajan, qui, en sa qualité de maire, assiste à ce commencement d'enquête, anime tout le monde contre Robert. Seul, Pascal, qui est aussi présent, flétrit in petto, — et de façon bien originale, — « l'opinion, ce ramas de coquins et d'imbéciles... » Robert, lui, ne trouve pas un mot précis pour sa défense, et ce jeune hercule des champs se borne à des phrases sentimentales... Déjà, le matin, en apprenant la mort de Rose, il s'est repenti, en termes d'une rédaction bizarre, de l'avoir accompagnée : « Si je l'avais laissée faire, peut-être, au lieu de dormir froide et muette, entendrions-nous encore sa chanson joyeuse! »... Maintenant, il ne sait plus que dire, et il sait pourtant que, cette nuit, dans sa dernière promenade avec elle, il a été suivi pas à pas par le Roussot!... Sur quoi, le médecin-expert conclut ainsi : « La pression faite par l'homme qui fuyait a amené l'étranglement. » ... Puis le juge d'instruction, qui paraît être d'une bêtise bien rare, ordonne que le cadavre de Rose, — que nous devinons derrière les rideaux du petit lit, — soit montré au Roussot et aussi à Robert... — Petite exhibition à la Fualdès, frémissements... L'idiot se tire de ce mauvais pas par une attaque d'épilepsie ; — Robert, toujours languoureux, va prendre une rose sur le bord de la fenêtre, et la dépose sur le lit avec ces paroles ailées : « *Adieu, chère et douce enfant; puisque je ne suis pas libre de te conduire jusqu'à ta tombe et d'y déposer des fleurs, reçois du moins celle-ci comme un tendre et dernier souvenir!* »... Et Pascal, électrisé, de saisir alors la main du notaire, et de s'écrier : « *Malézeau, cet homme-là n'est pas un criminel!* »

ICI, interruption du drame judiciaire pour faire place à la seule bonne scène que renferme *la Grande Marnière* : la lutte du père et du fils Carvajan, — le choc de deux tempéraments semblables sur le point essentiel de leur vie, sans conciliation possible. — C'est toujours là un puissant élément dramatique, et, sans être aussi magistralement rendue que la scène analogue des *Rantzen*, jouée naguère avec tant de force par M. Got et mademoiselle Bartet, la situation n'est ici ni mal amenée, ni mal conduite.



LA FILLE DE M^{re} ANGEOT
M^{lle} Lange



Le Bossu
Cocardas et Passepoil



LA GRANDE MARIÈRE

Antoinette



LA GRANDE MARNIÈRE

M^{me} Tourette



Antoinette, sous la conduite du notaire Malézeau, est venue supplier Pascal, l'irrésistible avocat, de prendre en main la défense de son frère, et Pascal a accepté... Mais, avant d'annoncer cette nouvelle à son père, il cherche à le fléchir en faveur des Clairefont, à lui faire abdiquer sa haine... Stupeur, puis rage de Carvajan, en découvrant que son fils aime la fille de son ennemi, que celui-ci a désormais un allié dans sa propre maison... Prières, menaces, tout est vain, la ruse ne réussit pas mieux à Carvajan que l'autorité, Pascal demeure inébranlable... Et comme, en sa qualité de jeune premier du théâtre d'Ohnet, il est personnellement très riche, (on ne sait pas comment, car sa mère n'avait rien), il payera donc sur sa cassette le demi million de dettes du marquis, et sauvera ensuite Robert, ce qui ne semble pas très malin, l'accusation ne tenant pas debout... Furieux de voir ainsi s'écrouler l'œuvre de toute son existence, Carvajan maudit son fils et le chasse de sa maison.

Alors reprise du mélodrame. — La salle des Paspardus de ce bijou de pierre qui est le Palais de Justice de Rouen, très fidèlement reproduite... On vient d'acquitter Robert, et cependant qu'une dame venue trop tard pour rien entendre, nous raconte toutefois le plaidoyer et le triomphe de Pascal, — cependant que d'autres s'étonnent, — cela, c'est encore assez neuf, — de voir les avocats se serrer la main au sortir de l'audience où ils se sont injuriés, le vieux marquis se montre au bras de son fils... « Va, mon enfant, avant d'être acquitté par tes juges, tu avais été absous par ton père ! » (Ce digne chimiste ignore sans doute que l'absolution implique la faute...) M. Ohnet est bien coupable de le lui avoir tenu caché, — mais bien plus coupable encore de ne pas même s'être donné la peine de nous expliquer le fait le plus important de sa pièce : le revirement brusque et complet de Carvajan... Acharné jusqu'à la fin, au point d'avoir payé de sa poche au père Cassegrain, partie civile au procès, un avocat de Paris qui lui coûte les yeux de la tête, l'usurier est positivement ravi que son fils ait ainsi roulé l'un sur l'autre cet ancien du barreau et le procureur-général... J'accepte encore que cet orgueil paternel ait quelque chose de naturel, mais j'admets moins que Carvajan mette si vite les pouces, — qu'il vienne prier Malézeau de le remettre avec son fils, — que ce paysan têtu accepte, sans les discuter, toutes les conditions que met Pascal à la réconciliation, et dont la moindre est l'abandon de ses opérations de banque!... Enfin, c'est pourtant comme cela, et ce caractère énergique tourne ainsi du blanc au noir.

Pour commencer, il va indiquer à Pascal le moyen de découvrir le véritable assassin de Rose... Car le consciencieux défenseur s'est encore imposé cette tâche « A mon œuvre, — a-t-il dit, — il manque un couronnement ! » — Or, depuis le crime, chaque nuit, vers deux heures du matin, (l'heure de la mort,) le Roussot vient errer dans la Grande Marnière, où se trouvent l'église et le cimetière du hameau de Cou-

vrechamps... Là, a été enterrée Rose, et le Roussot vient s'appuyer contre la grille de l'enclos, en poussant des cris lamentables... Il faut qu'on soit bien peu curieux en Normandie, car nul, avant les débats de la cour d'assises, n'a surpris le secret de ces lugubres promenades... C'est Pascal qui, reprenant après coup l'instruction, dénonce le fait aux magistrats, les réunit au cimetière, par un beau clair de lune, à l'heure de l'accès de somnambulisme, refait devant eux sa plaidoirie, (car on se demande ce qu'il a bien pu dire à Rouen, s'il n'a pas chargé le Roussot,) — et c'est lui qui, lorsque l'idiot paraît et se trahit, le réveille pour le démasquer... Se voyant surpris, le berger se rue dans l'escalier du clocher, où des agents le poursuivent, mais pas assez vite pour l'empêcher de se précipiter et de venir « se briser sur la tombe même de sa victime »... (il y a donc une justice !)

Après cet intermède fort inutile, il n'y a plus qu'à liquider la situation : c'est ce qui a lieu dans le cabinet de Malézeau, l'honnête tabellion.

Carvajan se débarrasse, en les indemnisant bien, de tous les sous-coquins qui, depuis trente ans, l'ont aidé dans ses tripotages et qui vont désormais se trouver sans emploi : lui, va devenir l'associé, tout au moins le commanditaire de son ex-ennemi, le marquis, dont les dernières expériences ont, paraît-il, réussi (parbleu !) et vaudront une belle fortune... Robert lui-même, le jeune oisif, demande une place dans les bureaux, (ah ! très bien, jeune homme, très bien, ce souvenir du *Gendre de Monsieur Poirier* !...) Oui, mais Pascal, — me direz-vous, — que devient-il dans tout cela?... Je sais bien que la belle Antoinette vient de dire assez cavalièrement : « Il n'a plus rien à faire, puisqu'il nous a sauvés ! » mais vous sentez bien, n'est-ce pas, que cela ne peut finir ainsi... N'ayez pas peur, le notaire aussi le sent bien. De fines allusions n'ont pas été perdues pour lui... Comme, en parlant de Pascal, le marquis s'est écrié, « Ah ! s'il n'y avait pas le père !... » une vieille tante a répliqué : « S'il n'y avait pas le père, il n'y aurait pas eu le fils » et a mis le comble à sa verve en ajoutant spirituellement : « ET PUIS CE NE SERA PAS UN PÈRE ÉTERNEL ! » Quelques minutes après, elle dit encore : « Ce jeune homme est du bois dont nos anciens rois faisaient de *grands généraux*, des princes, des ducs et pairs ! »... Cette réplique empruntée à *Mademoiselle de la Seiglière* inspire à Malézeau l'idée du dénouement. Il ménage aux deux jeunes gens un tête-à-tête et les engage à jouer la scène de la déclaration de cette charmante comédie... « Je vais partir. — Pourquoi ? — J'aime au-dessus de moi ! — *Quelle femme se serait fière d'être aimée de vous ?* — Ah !!!... Ivresse, tableau... « Chère enfant, tu payes notre dette ! — s'écrie M. de Clairefont, qui rentre, — *Avec les intérêts !* » ajoute, avec un sourire à la Voltaire, l'incorrigible notaire... Et, de son côté, Carvajan résume ainsi sa double impression : « Ces Clairefont ils auront tout, richesse et bon-

heur! (côté rageur) — mais, tout de même, il leur aura fallu un Carvajan, pour cela! (côté vaniteux.) »

En vérité, je suis confus, — et surtout bien fatigué, — d'avoir si longuement narré une œuvre franchement ennuyeuse, dont la puérile banalité et la forme toujours plate éclatent aux yeux des moins prévenus.

Je ne crois pas avoir rien à ajouter à cette fidèle analyse. Raconter ces huit tableaux, c'est, ce me semble, les juger. Aucun d'eux, — sauf le cinquième, la scène entre le père et le fils, qui n'est pas neuve, mais qu'il convient néanmoins de mettre à part, — ne se recommande par une qualité quelconque de psychologie, d'invention ou de style. — Oh! ce style, surtout, quel supplice pour nous, quel étrange facilité, de la part de l'auteur, à se contenter soi-même! — Je vous en ai donné, chemin faisant, de nombreux échantillons, quand cela ne retardait pas trop le récit... Voici encore quelques perles retenues au hasard :

« ... Elle s'étiolait comme une plante au soleil! — Nous verrons si elle triomphera mieux par sa haine que moi par mon amour! — Rien ne peut nuire plus que de tolérer des actes que réprouve la conscience! — Renonce à ton amour: il est un peu moins vieux que ma haine! — Cette basse et abjecte figure... — La Providence savait ce qu'elle faisait en nous plaçant sur la même route! — Mon frère n'est pas coupable... Peut-il l'être, mademoiselle, puisque vous priez pour lui! — Ce fils, il a ma caboche, et de plus le cœur de sa mère! — Que s'est-il passé alors dans la cervelle obscure de ce misérable, c'est ce que nul ne pourrait dire!... pas même lui... »

Cela vous suffit, n'est-il pas vrai, et je ne sais pourquoi je ne peux pas m'empêcher de mettre au jour de pareils fragments, car, après les nombreux ouvrages de M. Georges Ohnet, de telles citations sont, je pense, inutiles.

Le désolant, c'est que dans l'agencement de la pièce, se retrouve, encore cette fois, l'horreur noire de l'auteur pour toute originalité... Je n'en veux d'autre preuve, par exemple, que la scène puérile du troisième tableau entre Antoinette et le marquis de Clairefont, quand celui-ci supplie sa fille de mettre son petit pécule au service de ses inventions, et quand celle-ci, ruinée, au lieu de lui dire doucement: « C'est déjà fait! » lui répond d'un ton gourmé: « Ce que vous me demandez là, mon père, est impossible! » et se laisse maudire par lui, en se désolant. Il y a là une convention ridiculement insupportable.

En tous cas, la Grande Marnière est bien jouée par la plupart de ses interprètes, — et de façon absolument supérieure par M. Paulin-Ménier, qui a fait du rôle de Carvajan sa propre création... Il y a obtenu un vrai triomphe, et c'est justice. Avec une voix insuffisante et un physique très ingrat, M. Paulin-Ménier, qu'on s'est trop habitué à parquer, pour ainsi dire, dans son ancien succès du

Courrier de Lyon, est un comédien hors ligne, un des très rares qui nous restent.

M. Volny, qui joue le rôle de Pascal, et qui, au début, avait je ne sais pourquoi une tendance à s'approprier les inflexions chantantes de M. Marais, a montré une chaleur très sobre, très nette et très contenue dans la grande scène du cinquième tableau.

Mademoiselle Marsy, qui a fait sa rentrée au théâtre par le fort mauvais personnage d'Antoinette, n'a pas gagné, — sauf peut-être en beauté, — depuis son départ de la Comédie-Française, et se livre à un abus immodéré de la mimique.

M. Mévisto, qui vient du Théâtre-Libre, a été très applaudi dans le rôle du Roussot qu'il joue à souhait. Mais on ne se figure pas assez combien ces types répugnants de crétins, d'ivrognes, d'escarpes etc... sont relativement faciles à tenir, (qu'on se rappelle M. Decori dans la Glu et la Sang-brûlé!...) — M. Darmont, un autre débutant, qui vient du Conservatoire, a imparfaitement dissimulé sa grande jeunesse sous les cheveux blancs du marquis de Clairefont.

Succès mérité pour MM. Bertal (Robert), — Francis (Cassegrain, un braconnier plus fantaisiste que réaliste, — Léon Noël (Malézeau), un notaire qui ressemble à M. Thiron, — Bouyer, Herbert, etc., — pour mesdemoiselles Varly (la petite Rose), Claudia, Durand, Boulanger.

Succès surtout pour les décors, qui sont de tous points admirables. — Celui du deuxième tableau, (le bal champêtre), peint par M. Lemeunier, — ceux du cinquième et du sixième tableaux, (le cabinet de Carvajan et le Palais-de-Justice de Rouen), peints par MM. Rubé, Chaperon et Jambon, — celui du septième tableau, enfin, (l'église et le cimetière de Couvrechamps, — effet de lune), peints par M. Amable, sont des merveilles artistiques.

Pourquoi faut-il qu'un si beau cadre enferme une œuvre aussi mince?...

Après une courte reprise de l'Amour mouillé, qui tend décidément à devenir comme le Courrier de Lyon de M. Brasseur, les Nouveautés ont donné le Puits qui parle, opéra-comique fantastique, en six tableaux, de MM. Beaumont et Burani, dont M. Audran a écrit la musique.

René, page et précepteur de mademoiselle Eva de la Poulardière, fou de douleur à la pensée que sa bien-aimée élève va épouser à contre-cœur Eusèbe, le sot neveu du baron Nestor, prend le parti de s'aller noyer dans le Puits qui parle, célèbre et redouté dans la localité... La Vérité en sort, vêtue comme vous savez, et daigne s'intéresser à ce pauvre René... Par ses soins donc, celui-ci verse dans les verres de chacun, au repas des fiançailles, quelques gouttes de l'eau du puits, qui force à dire la vérité... Et tous, après avoir bu, de se dire au nez mille choses désagréables, — ce qui fait rompre

le mariage... Dès lors, la pièce sera finie, si, pour la prolonger, on ne la compliquait pas d'une intrigue de supposition et de reconnaissance d'enfant, renouvelée de la Fille du Régiment et découverte grâce à l'eau magique... Et cela nous permet d'atteindre le dénouement, qui consiste, comme bien vous pensez, à unir Eva à René, tout en faisant le bonheur d'une autre paire d'amoureux, le jeune Eusèbe, déjà nommé, et l'ex-blanchisseuse Eglantine, — celle-là même qui, vers le milieu du deuxième acte, a été reconnue pour fille noble, en vertu de la complication dont je viens de parler.

Tout cela n'est pas trop neuf, mais s'est laissé tout de même entendre.

La musique, un peu trop facile, a plu aussi généralement... On y retrouve bien presque intacts le menuet d'Orphée aux Enfers et le trio, — ici sous forme du quatuor, — du troisième acte du Pré aux Clercs; — mais on peut, en revanche, y blâmer certains effets trop communs, tels, par exemple que le refrain: « Ahu donc! hop là là! », qui, même aux yeux des moins bégueules, a semblé manquer d'élégance, dans la bouche d'une jolie fille.

Quant à l'interprétation, l'ensemble en fut satisfaisant. — MM. Brasseur père et fils se sont montrés très amusants, dans toutes leurs transformations successives, en maîtres d'armes, en vieilles nonnes et en baladins; — mademoiselle Darcourt a de la finesse; — mesdemoiselles Darcelle et Lantelme sont agréables à voir et à entendre; — mademoiselle Lardinois continue à bien chanter et à jouer comme elle peut; — mademoiselle Debriège, (une Vérité trop vêtue), a tout au moins de la beauté; — MM. Gaillard et Perrin, qui viennent de l'Eldorado, ne sont pas désopilants.

A signaler le joli truc de la statue qui s'anime et celui des portraits de famille qui rongissent soudain des propos qu'ils entendent... (Mais pourquoi donc tous ces portraits d'ancêtres portent-ils la grande perruque du temps de Louis XIV, alors que leurs descendants ont des costumes Renais-

sance?... La Vérité devrait bien nous le dire.) Forts laids, d'ailleurs, pour la plupart, ces costumes, qui sont encore signés Draner et sentent furieusement leurs Folies-Bergère.

C'est un succès pour Cluny que le Docteur Jojo, vaudeville en trois actes, de M. Albert Carré.

Par cette gaie bouffonnerie, qui procède visiblement du genre Hennequin, le public s'est laissé séduire sans résister.

Je ne vois pas toutefois qu'il soit utile de vous narrer comment le docteur Joséphin Bichard, (Jojo pour les dames), est forcé par son beau-père, M. Courtelin, de reprendre l'exercice de sa profession, qu'il a trop longtemps négligée dans les douceurs de la lune de miel, — ni quels affreux quiproquos s'ensuivent, dès le premier soir, grâce à une très savante combinaison de portes, qui consiste à faire enfermer ensemble, dans des cabinets noirs — séparés, retenez bien ce point, — d'un côté, madame Bichard et un ami quelconque, M. Oscar, — de l'autre, Jojo Bichard lui-même et sa propre belle-mère, madame Courtelin... A quoi bon vous dire aussi que ces choses se passent chez la femme d'un commissaire de police et que ce magistrat surprend sa douce moitié en tête à tête avec le digne M. Courtelin, dans une tenue plus que compromettante, ce qui embrouille encore singulièrement les choses?...

Bref, — en greffant sur le point de départ du Gendre de Monsieur Poirier: « il faut qu'un homme ait un emploi, que la femme soit la préoccupation, non l'occupation de son mari, » le quiproquo assez scabreux d'Oscar ou le Mari qui trompe sa femme, — M. Albert Carré a construit une fantaisie vraiment bien drôle, que jouent avec beaucoup d'entrain MM. Numas, Allart, Vêret, Dupuy, madame Billy, mesdemoiselles Nancy Berthin, Aciana et Dumont.

RENÉ-BENOIST.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

A l'Opéra-Comique, fort belle exécution de la messe de Requiem de Verdi, (M^{me} Isac et Deschamps, MM. Talazac et Fournets); et reprise du Postillon de Longjumeau; — à la Comédie-Française, continuation des débuts de M^{lle} Rachel Boyer, dans Tartuffe, et départ de M^{lle} Lerou. — Aux Variétés, Mains liées, un acte, de MM. Edouard Noël et Derrias; — à Cluny, Un Piège, de M. Maurice Yaret; — à Déjazet, l'Interview, de M. André Godard; — aux Bouffes du Nord, la Puissance des Ténés, (que le public a parfaitement goûtée).

Nombreuses reprises: au Château-d'Eau, les Trabouçayres ou les Chauffeurs de la montagne (!) de Fournier et Meyer; — aux Folies-Dramatiques, Surcouf; — aux Menus-Plaisirs, la Petite Mariée; — à Cluny, la Bonne d'enfant, d'Offenbach; — au Palais-Royal, la Cagnotte et les Petites Godin.

A l'Opéra, bal annuel des Artistes dramatiques; — ouverture, rue Saint-Lazare, des Ombres françaises, de

M. Caran d'Ache; — au Nouveau Cirque, la Noce de Chocolat, pantomime inédite; — aux Folies-Bergère, Presse-Ballet; — réouvertures de l'Hippodrome et du Cirque d'Été.

Les Concerts. — Chez M. Colonne, très belle reprise de la Damnation de Faust, (M^{me} Gabrielle Krauss, MM. Vergnet, Lauwers et Beyle).

Souvenirs des concerts spirituels de la Semaine Sainte: au Conservatoire, des fragments de Mors et Vita, M. Planté et la symphonie en ut mineur de M. Saint Saëns; — chez M. Lamoureux, l'ouverture de Patrie, de Bizet, l'Enchantement du Vendredi-Saint, de Parsifal, et la Marche funèbre du Crépuscule des dieux; — chez M. Colonne, M^{me} Krauss, dans Alceste et dans les Troyens, ont constitué les principaux attraits.

Au Trocadero, reprise des séances d'orgue de M. Guilmant; — à Auteuil, belle audition du Strabat mater de Giulio Alary (M^{me} Carlotta Patti, Müller de la Source et de Malvezzi); — au Grand-Hôtel, concert annuel des

Femmes du monde, plus brillant que jamais, (grand succès pour M^{me} Conneau et de Trédern, et pour M. Bemberg, le jeune compositeur).

Hors Paris. — A Morlaix, la Vie de sainte Triphyne, mystère joué en bas-breton par les acteurs indigènes du canton de Flouaret; — à Bruxelles, le Dragon de la Reine (Alhambra), opéra-comique de MM. Pierre Decourcelle et Beauvallet, musique de M. de Wenzel, déjà retenu ici pour la Gaité, et dont les costumes ravissants ont valu un nouveau succès à leur auteur, M. Bianchini; — Une Aventure d'Arlequin (Monnaie), un acte de MM. Judicis et Hillemacher frères; — à New-York, la Tosca, avec M^{me} Fanny Davenport, la même qui joue tous les soirs *Faedora*, pendant quatre ans; — à Oporto, incendie du théâtre Baguet, en pleine représentation, horrible réédition de la catastrophe de l'Opéra-Comique; — à Dresde, interdiction de *Frascillon*, dont la morale berlinoise ne s'effarouche pourtant pas.

Livres et Partitions. — Chez Charpentier, les Ar-

nées du Théâtre et de la Musique, de MM. Noël et Stoullig (13^e année); — chez Choudens, *Jocelyn*, le Puits qui parle; — chez Greggh, *Madame Turlupin*, et la romance, œuvre de M. Louis Greggh lui-même, que chantent successivement M^{me} Caron dans *les Surprises du Divorce*.

Nécrologie. — Désiré Nisard, le célèbre doyen de l'Académie française; — Anna Blanc (M^{me} Dupont-Vernon), qui fit partie de la Comédie-Française; — Louis Le Bourg, un de nos jeunes confrères les plus aimés; — Billion, ancien directeur de l'Ambigu; — Herpin, sous-chef de l'orchestre Colonne; — Jean Conte, un ancien grand prix de Rome, élève de Caraf, qui, dégoûté, était devenu second violon à l'Opéra; — Jacques Hoshstetter, maître de chapelle de Saint-Augustin; — William Alkan, pianiste et compositeur; — Claude Vignon (M^{me} Rouvier), qui eut son heure de renom artistique et littéraire; — Théodore Semet, l'auteur un peu trop méconnu de la *Petite Fadette*, aux Variétés et à l'Opéra-Comique. R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

LA FILLE DE MADAME ANGOT

CLAIRETTE. (Troisième acte). — Costume de Laferrière, porté par M^{me} Jeanne Granier.

Jupe courte et corsage en soie changeante: (les emmanchures sont de velours noir; — le plastron du corsage, de velours noir, et en pointe, est bordé d'une guirlande de roses et bouquets des champs brodée à la main en soies vives et or; — au bord du corsage, touffes de coucous et marguerites; — au bas de la jupe, dont elle fait tout le tour, une bande de velours noir, brodée de bouquets des champs, dont plusieurs s'entrelacent à d'autres bouquets semblables semés en broderie et plus haut, sur la jupe même); — petit tablier de soie noire, dont les bords, dentés d'or, sont brodés comme le plastron du corsage; sur la hanche gauche, et presque au coin du tablier, gros nœud de faille ciel assortie à celle des poches, dont les longs bouts s'enlacent à une guirlande de fleurs des champs. — Jupes de dessous en gaze noire; — pantalon de surah noir; — bas de soie noire; souliers de chagrin noir. — Chapeau de grosse paille à bords très relevés et garni seulement d'un gros bouquet des champs.

MADMOISELLE LANGE. (Deuxième acte). — Costume de Félix, porté par M^{me} Judic.

Robe néo-grecque de voile gris-souris, dont la jupe, — qui doit laisser voir la jambe nue, — est garnie, à gauche, d'une grecque en argent faite de petits miroirs juxtaposés en biseau, et, à droite, de palmes entrelacées (vieil or et petits miroirs); — jetée sur la robe, une toge de crêpe de Chine rose pâle, semée de pailions d'argent, brodée aux bords de bruyères en argent et ornée de deux motifs de bijouterie et de saphirs cabochons, vient se rattacher par derrière à la ceinture; — les épaules sont ornées de gros brillants; — les gants de Suède très longs sont retenus au-dessus du coude par des bracelets d'or; — parure de cou et de chevelure en diamants; — éventail-miroir d'autruche rose est retenu par un lac de satin gris; — la face à main est suspendue à une chaînette de vieil argent. — Cothurnes de soie gris-souris brodés d'argent.

LE BOSSU

OSCARASSE. — Costume de Landorff, porté par M. Berthelier.

Bottes cuir naturel à revers rouges, bouclées et éperonnées d'acier; — bas de laine rouge; — haut-de-chausses velours rouge passé; — pourpoint broché vert et noir et rebrodé d'argent; — veste drap havane à parements de drap rouge garnis de boutons et boutonnières d'acier; — col plat; — manteau rayé orange et noir; — feutre gris empanaché de rouge; — rapière à poignée d'acier, fourreau et ceinturon de cuir naturel.

PASSEPOIL. — Costume de Landorff, porté par M. Petit.

Bottes daim gris à revers fauves, bouclées et éperonnées d'acier; — bas de laine bleue; — haut-de-chausses et pourpoint de velours gris et marron; — les revers des manches, de peluche mousse, sont galonnés et boutonnés d'or; — cape de drap gris-souris soutachée de noir en bordure, et garnie d'ailetons aux emmanchures; — feutre haut à plumet bleu « consterné »; — rapière à coquille d'acier supportée par un large baudrier; — hausse-col.

LA GRANDE MARNIÈRE

ANTOINETTE DE CLAIREFONT. (Huitième tableau). — Costume de Worth, porté par M^{me} Marsy.

Robe à la grecque en crêpe de Chine gris bleuté; (la jupe, tout unie, est frangée à même, ainsi que le peplum, très court; — le corsage est mi-parti, broderies crème et crêpe de Chine gris); — ceinture en tresse d'argent; — Chapeau de Reboux.

Le manteau-rotonde qui complète ce costume est de voile plissé prune avec pointes et entre-deux Chantilly.

MADAME TOURETTE. (Sixième tableau). — Costume de Chapuis-Sonner, porté par M^{me} Durand.

Jupe et corsage en bengaline vieux-rose; (les draperies du corsage se croisent sur les épaules; — le devant est bouillonné de crêpe de Chine crème; — les manches sont crevées de même et garnies de rubans mousse ou vieux-rose); ceinture moire mousse ou vieux-rose. — Chapeau de Tricot.

E. M.

L'administrateur-gérant: A. Lévy.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, Successeur

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA



LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHERAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE

PARIS, 3, rue Lallier, 3, PARIS

ROBES

MADAME VALÉRIE

65, rue Montmartre, 65

PARIS

GLODOMIR LEVENT

Chef Coiffeur de Dames

A L'OPÉRA

POSTICHES, PERRUQUES

COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.

18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18

PARIS

CRAFF

CHAUSSURES POUR THÉÂTRE

Fournisseur de l'Opéra

CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES

Faubourg-Montmartre, 42

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS, 13, Rue Lafayette, PARIS.

Histoire Ancienne de l'Orient

Par François LENORMANT

Continuée par M. Ernest BABELON, attaché au Département des Antiques à la Bibliothèque nationale

Tome I: Les Origines, les Races et les Langues.

Tome II: Histoire de l'Égypte.

Tome III: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Égypte.

Tome IV: Histoire de l'Assyrie et de la Chaldée.

Tome V: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Assyrie

et de la Chaldée.

avec annexes: la Perse, l'Arabie, les Juifs, les peuples

Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois.

L'ouvrage formera six volumes gr. in-8, illustrés de plus de mille gravures et cartes en noir et en couleur

Prix de chaque volume: Broché, 18 fr. — Relié, 24 fr.

Payable CINQ francs par mois

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Costumes historiques des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix. 250 fr.

Costumes historiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, et commentés par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 40 fr.

Costume anglais, de 1795 à 1806. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 25 fr.

Costumes de l'Opéra, XVII^e-XVIII^e siècles, avec une préface de CH. NUIER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. GUILLAUMONT fils. Prix. 100 fr.